

16 / 30 avril 2015

Deux mariages, deux échecs

PAR MAURICE COYAUD

Voici deux petits romans délicats et pleins d'humour (fort joliment traduits par Emmanuelle Péchenart, à qui l'on doit également la traduction, chez le même éditeur, d'un autre ouvrage d'Eileen Chang [1920-1995] intitulé *Love in a Fallen City*), qui nous transportent dans l'ancienne colonie anglaise, avant et pendant la guerre sino-japonaise de 1937-1945.

EILEEN CHANG

DEUX BRÛLE-PARFUMS

trad. du chinois par Emmanuelle Péchenart

Zulma, 224 p., 17,50 €

Deux brûle-parfums. L'histoire de deux échecs conjugaux. Le premier roman se situe à Hong-Kong, dans un milieu aisé. L'héroïne, Wei-lung, ne voulant pas accompagner sa famille, peu fortunée, qui doit rentrer à Shanghai, se met sous la protection de sa tante Liang, plus riche, et peut ainsi rester à Hong Kong. Quand Wei-lung s'installe chez elle, sa tante (qui avait eu de nombreux amants) vient de passer la nuit à jouer au mah-jong avec plusieurs invités, messieurs d'un certain âge. Elle entame une conversation avec sa jeune nièce, qu'elle a l'intention de marier.

L'auteure ne ménage pas les descriptions d'objets précieux : « dans un pot bleu saphir posé sur le piano, un cactus qui s'appêtait à fleurir; des boutons pointaient sur les épaisses feuilles gris-vert pointées dans toutes les directions comme un nœud de serpents ; avec ces petites mèches rouges à l'extrémité des feuilles, on aurait dit que des serpents dardaient leur langue ». L'ironie légère de la narratrice est délectable, surtout quand elle cite un proverbe comme : « Qui s'est fait mordre par un serpent a peur d'une corde pendant cent ans ».

Ou les descriptions de paysages. La jeune fille est sur son balcon exigü et contemple « un brouillard vague et mouvant d'un blanc laiteux ; on se serait cru sur le pont d'un bateau ». La tante Liang a envie d'arranger un mariage entre sa nièce et un certain Lu, jeune choriste de la chorale où chante Wei-lung. Elle organise une garden-party, avec de nombreux invités, de la bonne société, dont six nonnes catholiques. Wei-lung est superbement vêtue : « une robe fourreau de fine soie bleu nuit ». Un riche bon à rien nommé Georgie Ts'iao la contemple. Alors, « sous le regard de ses yeux verts, elle avait l'impression que ses bras, comme du lait bouillant débordant d'un pichet de porcelaine bleue, échappaient à son contrôle, et que son corps entier entraînait en ébullition ». Drôle, n'est-ce pas ?

Le sang-mêlé Georgie s'éprend de Wei-lung, et lui vole un baiser. La jeune fille brûle. Le gandin, malgré ses incartades, qui la mettent en furie, finit par l'épouser. Mais on comprend vite que ce mariage dépourvu de sens va vite s'écrouler.

Ce petit roman, premier « brûle-parfum », est délicieux. La nature luxuriante de Hong-Kong est joliment évoquée. Un dernier exemple : « En pleine saison des prunes jaunes, les arbres complètement ivres qui couvraient la colline émettaient par bouffées leurs senteurs végétales, plantaniers, gardénias, magnolias, bananiers, camphriers, acores, fougères, érythrinés, palmiers, roseaux, tabac, tout cela croissait et se reproduisait trop vite avec une sorte de hargne ». On a l'impression que l'auteure ne se lasse pas d'énumérer les senteurs et les espèces végétales dont elle jouit.

Le second brûle-parfum, assez humoristique, nous présente la société britannique d'une université de Hong-Kong. Le héros, Roger, enseigne la chimie et va épouser une certaine Susie, jeune innocente, assez prude, de dix-neuf ans. Le mariage échoue immédiatement.

Le soir des noces, Roger a-t-il été brutal ? On doit le supposer, car Susie s'enfuit aussitôt dans la nuit, et va se réfugier dans la piaule d'un étudiant indien, Mohindra. D'autres étudiants surviennent ; Susie va voir le recteur, qui semble vouloir la convaincre de rejoindre son mari ; celui-ci lui promet illico un voyage de noces phénoménal, afin de l'appivoiser ; mais le recteur n'accepte pas la démission du professeur maître d'internat, qui finit par se suicider dans sa cuisine en laissant le gaz remplir la pièce.



EILEEN CHANG, 1954

Peu avant, Roger était allé chez un collègue, dont l'épouse, Dorinda, lui avait fait des avances. Encore un passage joliment comique : « Elle portait une robe moulante en satin cuir gris argenté, le creux de son décolleté paraissait abriter deux petits écureuils qui frôlèrent avec insistance les genoux de Roger. » Mais ce crétin de Roger ne se laisse pas séduire par les petits écureuils ! De même que le concupiscent mari (déjà suicidé) de la sœur aînée de Wei-lung, Roger, complètement ahuri, ne trouve rien de mieux à faire que de quitter la vie. ☞